PASCAL QUIGNARD

# L'Origine de la danse



in-12

*Pour accompagner* L'Origine de la danse
*il a été tiré à trente exemplaires*
*sur papier Tintoretto crème*
*de Fedrigoni à Vérone*
*un livré à part inédit intitulé*
Cur quaeris ?

© Éditions Hardies 2026

# L’Origine de la danse

collection in-12

PASCAL QUIGNARD

# L'Origine de la danse



Éditions Hardies

## La création de Medea

Marie-Laure Picot nous invita à déjeuner. C'était le mercredi 28 avril 2010. Carlotta Ikeda et moi nous retrouvâmes assis l'un en face de l'autre dans un petit restaurant sur pilotis au-dessus de la Garonne. Il faisait beau. Nous étions dehors. Le fleuve immense nous entourait. Juste à la gauche de Carlotta une petite fille était en train de manger une glace au carambar qui l'emplissait de bonheur. La glace était à la fois orange, pâle, jaune et rose. La petite fille nous montra avec le bout de sa cuillère la couleur si dorée, si douce, si onctueuse, si crépusculaire, qui sentait si fort le chewing-gum, qu'elle s'apprêtait avec gourmandise à avaler. Nous admirâmes. Carlotta souhaita commander à la fin du repas une glace aussi belle et aussi odorante. Je m'étais mis

à évoquer la Médée sur laquelle je travaillais alors, avec Gilbert Glasman, pour le musée des Beaux-Arts de Lille, *Portraits de la pensée*. Je mimais un peu les fresques si placides, si puissantes, si méditatives, si verticales, que les Romains, jadis, avaient faites de leur Medea irradiante d'allégresse à l'idée de faire souffrir immensément l'homme qui l'avait trahie. Carlotta Ikeda était, elle, totalement fascinée par la Médée de Pasolini. J'avais écrit en France, dans les montagnes, à Gap, un livret pour Angelin Preljocaj qui s'appelait *La voix perdue*, qui devint plus tard un ballet intitulé *L'Anoure*. J'avais écrit en Suisse un livret pour Philippe Sayre qui s'appelait *La Haine de la musique*. J'avais écrit à Bruxelles un livret pour Ingrid von Wantoch Rekowski qui s'appelait *Pour trouver les enfers*. De retour dans le petit ermitage sur la rive de l'Yonne, j'écrivis le livret de ce butô dédié à Carlotta Ikeda.

Le koto est une cithare à treize cordes en bois de paulownia que l'on joue à genoux. L'instrument doit être posé sur le plancher devant soi. Le temps consacré au koto est

le furyu. Au Japon le furyu est exactement ce que le monde romain appelait otium : le temps consacré au désintéressement de l'art.

Le temps consacré au vide.

Le temps consacré à la nuit entre deux soleils.

Alain Mahe agenouillé devant son koto, son ordinateur, ses pierres sonores, improvisait une musique qui me faisait trembler d'émotion à chaque improvisation nouvelle, soulevant des vagues immenses à l'instant où je me taisais, des vagues capables d'avaler des hommes, alors que le noir se densifiait autour de moi attendant l'irruption de la chamane qui devait surgir du fond de l'obscurité, peu à peu sous les yeux, dans un rayon de lumière, pour commencer sa transe.

Chaque soir, sur scène, un peu plus d'une heure durant, dans le noir, dos tourné au public, je me trouvais en face de Carlotta. Elle s'avançait vers moi. Elle

me regardait avec une hostilité insensée. Nous étions totalement en « direct », nous étions « raccord », nous étions même *contemporains*. Nous n'étions pas des « post modernes ». Nous étions des « post 1945 ». Nous avions passé notre enfance dans les ruines. Enfants qui ne pouvaient rien oublier de ce qui les avait ruinées, cherchant à vivre au milieu d'elles et en compagnie d'elles. Enfants cherchant à renaître. C'est ainsi que *Medea* fut représentée pour la première fois à Bordeaux, le samedi 27 novembre 2010, sur la scène du Molière-Scène d'Aquitaine puis créée à Paris, sur la scène du théâtre de Paris-Villette, le 26 janvier 2011. Le chapitre III de ce livre (que j'avais intitulé quand je l'ai écrit *Medea méditante)* est le livret du spectacle (le duo devenu trio avec Alain Mahe étant intitulé maintenant *Medea)* dans l'état où je l'ai offert à Carlotta le samedi 27 novembre 2010. De toute façon j'aurais payé un cerf de l'autre monde, j'aurais payé un sanglier vivant, pour être à ses côtés. Nous rejoignîmes Tokyo et la cave underground du SuperDeLuxe à la fin du mois d'octobre 2011. Nous nous

rendîmes ensuite dans le port de Fukuoka, le 24 octobre. Je rêvais que nous puissions interpréter *Medea*, un jour, dans le port du Havre, où j'avais passé mon enfance.



Pascal dans le manteau de Marianne
à la naissance de Noël, Verneuil, 1949.

## Enfant

– N'oublie pas ce que tu nous dois !

Il était un enfant. Il n'oubliait pas mais il ne savait plus de quoi il s'agissait. Il n'arrivait pas à comprendre ce que ses parents lui reprochaient si obstinément. Il cherchait dans les buissons, dans les fossés, dans les tiroirs, dans les livres qu'ils lui avaient donnés, qu'il avait perdus. Il errait un peu au hasard. Les animaux lui demandaient :

– Où vas-tu ?

Alors, sans savoir quoi leur répondre, il les interrogeait à son tour :

– Avez-vous une idée de la dette que j'ai contractée envers ceux qui m'ont fait ? Avez-vous une idée de ce que je leur dois ?

Les animaux lui répondaient :

– Comment veux-tu que nous le sachions ? C'est à toi de réfléchir. Applique-toi. C'est

peut-être un trésor. Ou alors il s'agit de quelque chose de beaucoup plus personnel qu'ils t'avaient confié et dont tu t'es démuni, ou dont tu as perdu le souvenir.

Terrorisé par la sévérité de ses parents, il appréhendait de se retrouver auprès d'eux. Il perdait contenance quand il était devant eux. Dès qu'il devait lever son regard et ajuster ses yeux sur leurs pupilles, il avait peur. Il ne savait jamais sur quel pied danser. Il faisait mine de chercher, avec beaucoup d'attention, en ne ménageant pas sa peine, la chose mystérieuse qu'il avait vraisemblablement égarée. En fait, il avait tout le temps la gorge serrée. Il n'arrivait pas à donner le change. Il ne savait pas de quoi il fallait s'enquérir. Il étudiait mais il ne retenait rien. Il farfouillait partout mais il n'arrivait qu'à abîmer ses genoux, qu'à souiller l'intérieur de ses ongles.

Un jour ils lui dirent :

– Nous ne voulons plus te voir. C'est bien simple : nous t'interdisons de revenir à la maison tant que tu ne nous l'auras pas rendu. Alors il partit. Il avança. Il alla

très loin. Il fouilla monts et vallées, forêts et champs, grottes, rives, caves, greniers, banlieues, hameaux isolés, cités détruites, bibliothèques, musées, ruines. Il ne trouvait rien. Il n'entrapercevait rien au milieu de toutes les choses qu'il exhumait. Il ne voyait même plus très précisément ce qu'il voyait car quelque chose brouillait son regard ou bien l'éblouissait. Il ne savait pas comment procéder. Tout le langage bourdonnait à ses oreilles et ne lui servait pas non plus à grand-chose. Ses questions restaient toujours vaines quand il avait l'audace de les poser. Il avait de plus en plus faim. Il faisait de plus en plus froid. Tout à coup la nuit tomba. Quand l'obscurité engloutit le lieu, il se trouvait à marcher mais, un instant après, en plus de la nuit, ce fut la pluie qui se mit à tomber. Elle crépitait à ses pieds. Devant lui s'étendait un lac. Il y avait par terre, le long de l'eau, dans la petite boue, sur le pourtour du lac, des petites pousses de riz sauvage qu'on percevait à peine dans le noir et que la pluie laminait.

La pluie était incroyablement drue. C'était une pluie glacée mêlée de giboulée de neige

qui frappait les joues et les lèvres comme si c'était une bise. En un instant il se retrouva trempé jusqu'aux os. Grelottant, il alla se blottir au pied d'un chêne immense. Sa tête était magnifique. Sous la ramure énorme, il y avait tant de feuilles superposées les unes sur les autres qu'il faisait, là aussi, un noir à peu près complet. Les gouttes de pluie n'arrivaient pas jusqu'au pied de l'arbre et pourtant l'obscurité qui le cernait était si impénétrable qu'il n'y faisait pas beaucoup moins froid que sous la pluie glacée. Mais, au moins, il était au sec. Recroquevillé contre une grosse fente qu'il y avait sur le tronc, qui faisait un bourrelet à la façon d'un oreiller, il s'endormit. Son haleine projetait une petite brume chaude sur ses lèvres, puis de moins en moins de brume. Il mourut de froid.

## Medea méditante

La petite amie de mes douze ans,
sa mère
voulait la tuer dans la baignoire.

*Acte I. Le nom de Médée*

Médée méditante.
Les mots sont vivants.
« Med » est la racine du nom de Médée. Du nom de Médée, trois mots, en latin, en italien, en français, dérivent encore.
Midi.
Médecine.
Méditer.

Médée est midi. Médée est la petite fille du Soleil. Le soleil à son plus haut définit midi. C'est le moment le plus brillant du

jour. C'est le point le plus élevé qu'inscrit le parcours de l'astre dans le ciel. Enfin c'est le moment le plus visible du temps.

Le mot de médecine vient du nom de Médée la magicienne. Les « médecines » de « Médée », ce sont les onguents, les oints, les christs, les baumes, tout ce qui permet à Médée de re-médier.

Enfin elle est celle qui médite (meditari), qui pré-médite, qui voit à l'avance, qui voit en songe.

De même que le mot de méditation procède du nom même de Médée, de même se tient derrière Médée la Magna Mater, la Grande Mère de la montagne, Mèter Oreia. Elle est la chamane qui voit, à l'intérieur d'elle-même, ce qui monte et va surgir.

En grec les medea, ce sont les testicules, que les hommes se tranchent avec le couteau de pierre et qu'ils déposent sur l'autel de la Grande Mère, Cybèle.

Kronos prit, des mains de sa mère, la faucille, et coupa les medea du Ciel. Les couilles tombèrent dans l'océan. Aphrodite

surgit de cette écume : Aphro-dite veut dire la produite de l'*aphros*, celle qui est née de l'*écume* du père dans la mer.

Comme Aphrodite est la fille du Ciel, Médée est la fille du Temps.

Médée est Midi veut dire : elle est le Temps arrêté en elle.

À midi, arrivé au plus haut du ciel, le Soleil arrête sa course, lâche les rênes.

Midi Médée médite.

### *Acte II. L'histoire de Médée*

Voici l'histoire de Médée.

Jadis le Temps régnait au bout du monde, sur le plus haut sommet du Caucase. Sur l'écorce d'un chêne immense, le Temps avait cloué la toison dorée et blanche d'un bélier. Soudain Médée arrache la toison d'or à l'arbre. Elle l'offre à l'homme qui vient d'arriver de Grèce, sur une grande barque à voile unique, à vingt rames, par la mer.

Médée est tombée instantanément amoureuse de cet homme qui s'est dressé, immense, à la proue du navire. Il a le corps couvert d'une peau de panthère jaune et

noire. Son pied droit n'a jamais glissé dans le cuir d'une chaussure. Son pied gauche est chaussé d'une sandale d'or. Il boite d'une façon affreuse.

Il s'appelle Iasôn.

Son bateau a pour nom Argô.

Iasôn laisse tomber sa peau de panthère par terre. De la main droite il saisit la dépouille d'or du bélier que la fille du Temps lui tend.

La main droite de Mèdeia tient la main gauche de Iasôn et sa main gauche tient la main de son petit frère, Apsyrtos. Ils montent tous les trois précipitamment sur la grande barque. Les marins hissent l'unique voile. Le vent s'engouffre. Ils partent.

La flotte du Temps les poursuivit.

Or, comme le Temps s'approchait, Mèdeia prit son petit frère, le déchira vivant, émietta ses mains, ses pieds, ses oreilles, son nez, son sexe enfin, sur la mer.

Le temps que prît son père pour recueillir les membres d'Apsyrtos, ils avaient disparu.

Les os dispersés d'Apsyrtos furent enterrés à Tomes.

Deux fils naquirent de Mèdeia et de Iasòn. Ils les appelèrent Merméros et Phérès. Les deux enfants eurent pour précepteur Tragos.

Tous les cinq débarquèrent dans le port de Corinthe.

Le roi Créon, roi de Corinthe, avait une fille qui s'appelait Créüse.

Quand Jason vit la fille du roi Créon qui s'appelait Créüse, il oublia Médée.

Il demanda aussitôt au roi de Corinthe la main de sa fille. Médée tissa la robe nuptiale. Elle l'oignit longuement. Cette robe s'embrasa à l'instant où elle enroba la peau nue de la jeune princesse ravissante, couverte de crème, de parfum, de fards, de poisons, de *médecines*, qui avaient tous, eux-mêmes, été préparés par Médée. La jeune fille brûla comme une torche, en un instant, et tout le palais de Corinthe fut incendié, élevant d'un coup une énorme nuée blanche dans le ciel.

Médée est debout dans le temple d'Héra.

Midi Médée médite.

Elle voit sur la droite, au loin, les ruines du palais qui a été brûlé, les colonnes surmontées par la poussière et la nuée.

Elle a un air étrange, recueilli. Elle tient ses paupières baissées. Ce qu'elle médite monte en elle. Elle n'a pas encore d'intention. Elle hésite. Elle aime les petits. Elle hait son époux. Quelle est la plus grande joie pour une femme ? Se venger de son époux ? Préserver ses petits ?

Elle est partagée : elle médite.

Elle est déchirée : elle médite.

Elle est extraordinairement belle. Elle se tient toute droite, à l'extrémité droite de la fresque de la maison des Dioscures, à Pompéi. Cela grandit en elle. Elle tient une épée dans ses mains mais elle ne la tient pas par la poignée. L'épée, simplement retenue entre les doigts mêlés de ses mains, repose sur le bombement de son sexe.

Sur la gauche, on voit le vieux pédagogue Tragos qui surveille les deux enfants.

Juste au centre de la fresque, les deux enfants, Merméros et Phérès, jouent aux osselets qu'ils sont en train de devenir.

La nuée blanche continue de monter au-dessus de la cité qui s'écroule dans les flammes.

Quelque chose monte en elle.

Soudain elle les tue.

Et, aussitôt après, elle soulève sa tunique ; elle écarte les jambes ; avec son épée elle nettoie l'intérieur de sa vulve de toute trace du troisième enfant qu'elle a conçu de Iasôn.

Mèdeios est le nom de l'enfant non né – du troisième enfant qui ne naquit jamais, que sa mère, Mèdeia, extirpa, expulsa avec le fer de son épée avant qu'il pût apparaître dans le jour.

C'est midi.

Médée monte, avec le soleil, jusqu'au soleil.

Médée rejoint le Temps, son père, auprès du Soleil, son grand-père.

Les grands prêtres de la Grande Mère, après s'être coupé leurs medea avec le couteau de pierre ou bien avec l'épée de bronze, recevaient le nom de

énarrées,
assinnu,
galloi,
hijras,
bardassa,
prêtres mendiants,
moines itinérants,
poudrés, masqués, déguisés, efféminés, chanteurs, flûtistes, tambourineurs, danseurs.

Pourquoi les femmes désirent-elles tellement des enfants ?

Pour qu'ils les vengent.

– Envoie en l'air, comme une fronde, ton bébé. C'est à cela que servent les bébés. Ils ont le *temps* pour eux. Les nourrissons tuent tous les vivants sur leur passage.

Il n'y a pas grand-chose qui différencie la reine Médée de la vierge Marie,
elles lancent, toutes les deux, sur le monde,
des enfants morts.

Nudato pectore, la poitrine dépoitraillée, elle se frappe la poitrine nue avec sa main gauche. Elle dit :
– Sequere felicem impetus. J'ai suivi l'élan de la joie.

Marie au pied de la croix, le voile sur la tête, les yeux levés et suppliant,
Médée méditant, le glaive sur le sexe, les yeux clos,
qui est cette femme dont je tombe ?

Qui est cette femme dont je tombe,
ce visage aux paupières baissées, cette peau si pâle,
ce corps immense qui penchait son long torse en avant,
les lourdes mamelles tombant,

ce mince et terrible visage tout couvert de la violente lumière qu'il recevait des flammes,
au loin,
du palais du roi embrasé dans la nuit ?
Qui était-elle ?

*Qui* était-elle ?

Y a-t-il un dedans, y a-t-il un dehors, quand on naît ?

Quel est ce lieu ? Quelle est cette pénombre ? Quelle est cette région ? Quel est ce monde ? Où suis-je, ici ? Quelle est cette secousse d'air qui m'envahit et que j'expire ? Quel est ce sol où je tombe ?

Il était une fois, il y *avait* un dedans : il est perdu.

Le monde du dedans commence de se perdre dès le cri de la naissance,
dès le premier cri,
et il continue de se perdre dans le langage sans finir.

En dormant, elle s'est retournée, et son petit est mort.

La mère,
celle qui a soin des medea du père,
celle qui garde dans son ventre les semences qui proviennent des medea du père,
celle qui a soin des tout petits enfants qui sortent de son sexe,
peut, aussi bien, dans un mouvement inverse, tout à coup, se retournant simplement sur elle-même, d'un coup de rein, non pas les nourrir de son lait, mais empoisonner leur
existence,
non pas les sauvegarder, mais
anéantir.

En dormant, elle s'est retournée, et son petit est mort.
Dormiens, eum oppressit.
Elle s'est retournée, elle l'a opprimé, elle a oppressé son souffle, et il est mort.

Car celle qui, dans la société humaine, a l'unique pouvoir de reproduire la société humaine,

celle qui a l'unique pouvoir de la naissance, du temps, du soleil, de la fécondité, du sang mensuel, de la vie,

possède, dans un mouvement inverse, tout à coup, se retournant simplement sur elle-même, d'un coup de rein, la toute puissance de la mort, du désert, de l'esseulement, du désespoir, du sang mortel, de la nuit.

Alors, Salomon tendit son épée aux deux mères et leur demanda de découper l'enfant.

## Maria repulsa

Un jour, il fit extrêmement chaud. Dans ce jour torride, le Père Zosime, alors qu'il était devenu un homme très âgé, s'arrêta sur la rive. Il s'assit sur l'herbe toute grillée car il y avait, là, tout en bas, un peu d'air qui passait, un peu d'odeur de terre mouillée et de fraîcheur. Il laissa ses pieds flotter dans le peu d'eau fraîche qui coulait devant lui.

Puis il prit sa décision.

Il franchit pierre après pierre le Jourdain. Il avança dans le désert. Comme il marchait dans les dunes brûlantes du désert, il entendit soudain un cri :

– Ne te retourne pas ! Je suis une femme nue.

« Mulier sum nuda. » (Je suis une femme qui est nue.) Voilà ce que disait la voix dans le désert, s'exprimant en latin. Alors le

Père Zosime obéit à l'injonction de la voix. Il s'arrêta sur place et resta immobile sans se retourner.

La voix de la femme qui disait être nue dans son dos cria alors :

– Lance-moi ton manteau afin que, m'en étant couverte, tu puisses me regarder sans qu'il y ait pour moi de honte.

« Pallium tuum mihi porrige ut possim sine verecundia te videre. »

(Abandonne-moi ton manteau afin que, moi, je puisse te regarder sans que j'éprouve de vergogne quand tu poseras les yeux sur moi.)

Abba Zosima détacha son manteau et le laissa tomber derrière lui dans le sable.

Mais, comme il n'avait plus de manteau, ce fut le saint qui se retrouva tout nu, frêle, osseux, blanchâtre, sous le soleil, parmi les dunes. Il en fut gêné.

Alors Abba Zosima, sentant la honte d'être nu monter en lui, demanda à son tour à la femme :

– Femme, sais-tu d'où vient la gêne que les hommes éprouvent quand ils se retrouvent tout nus sous votre regard ?